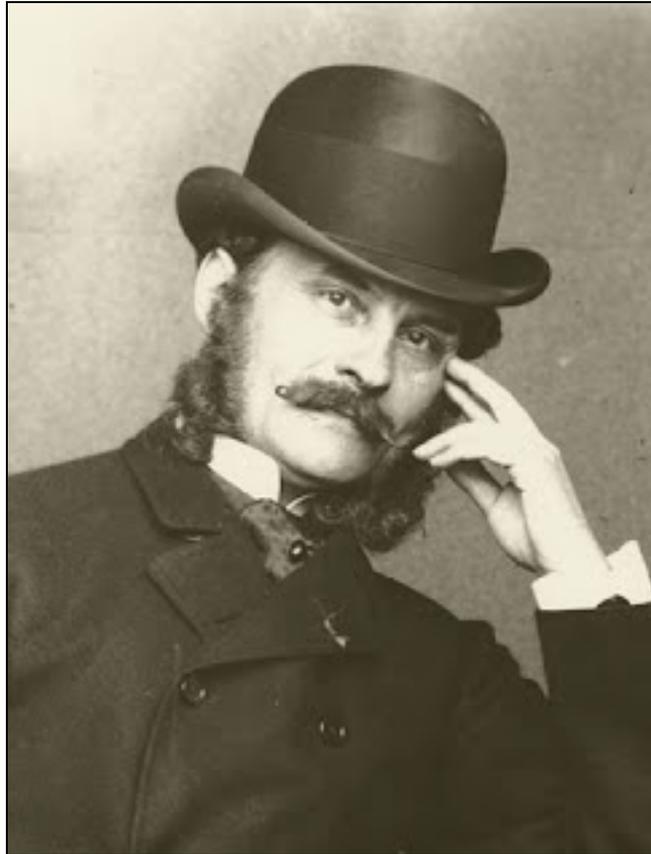


## Stéphen Liégeart, sous-préfet de Briey sous le Second Empire

(du 23 novembre 1859 au 1<sup>er</sup> juin 1861)

présenté par Robert Dehlinger (partie 1)

\*\*



Portrait de Stéphen Liégeart vers 1890, à la même époque que celui figurant plus bas, œuvre du photographe Waléry.

En 1956, le souvenir de Stéphen Liégeart demeure toujours très vivace à Dijon, où il est né, et à Cannes, où il résidait une partie de son temps et où il décède à 95 ans. Mais en Lorraine et dans l'arrondissement de Briey qu'il a administré durant 18 mois, rares sont ceux qui connaissent encore le nom d'un personnage intéressant, qui a gagné l'immortalité presque par inadvertance...

Aussi, près d'un siècle après l'arrivée à la sous-préfecture de Briey du fonctionnaire impérial bourguignon, dans l'un des articles qu'il confie régulièrement au "*Républicain Lorrain*", l'historien mançois Robert Dehlinger évoque les multiples facettes de la vie de ce "*Lorrain d'adoption*".



Titre de l'article signé Robert Dehlinger, paru dans "*Le Républicain Lorrain*" du dimanche 15 juillet 1956. L'intégralité de l'article est retranscrite ci-dessous, illustrée et commentée par nos soins.

**EN MARGE DES « LETTRES DE MON MOULIN »**  
**Quand Stéphane LIÉGEARD, qui devait inspirer**  
**à Alphonse Daudet, son « Sous-Préfet aux Champs »**  
**administrerait l'arrondissement de Briey**

« *Monsieur le Sous-Préfet est en tournée. Cocher devant, laquais derrière, la calèche de la sous-préfecture l'emporte majestueusement au concours régional de la « Combe-aux-fées ». Pour cette journée mémorable, M. le Sous-Préfet a mis son bel habit brodé, son petit claque, sa culotte collante à bandes d'argent et son épée de gala à poignée de nacre... Sur ses genoux repose une grande serviette en chagrin gaufré qu'il regarde tristement...* »

Vous avez reconnu le début de l'une des plus jolies « *Lettres de mon Moulin* », le chef-d'œuvre d'Alphonse Daudet. Vous en connaissez la suite : attiré par le charme d'un petit bois, M. le Sous-Préfet oublie le comice, les discours, s'engage dans une sente verdoyante, et, quelques heures plus tard, sa suite le retrouve, à plat ventre dans l'herbe... « *Monsieur le Sous-Préfet faisait des vers...* ».

Eh bien ! ce sous-préfet bucolique, ce rêveur, ce poète, il n'est pas né de l'imagination d'Alphonse Daudet. Il a été sous-préfet de Briey, député de la circonscription de Briey – Thionville : il s'appelait Stéphane Liégeard.



À gauche, l'écrivain nîmois Alphonse Daudet ; à droite Stéphane Liégeard, nommé sous-préfet de Carpentras en 1864, en poste dans le Vaucluse jusqu'en 1867. Cette nomination est liée la genèse de la nouvelle du “*Sous-préfet aux champs*”. Rendant visite au sous-préfet, Alphonse Daudet aurait découvert sur son bureau des poèmes dissimulés sous des papiers administratifs. L'auteur provençal eut ainsi l'idée de cette ballade en prose, publiée dans “*L'Événement*” du 13 octobre 1866 et reprise dans le recueil des “*Lettres de mon moulin*” en 1869. Dans ce texte, on voit les gens de la sous-préfecture, inquiets de leur maître, entrant dans le petit bois et découvrant un spectacle qui les fait reculer d'horreur : “*M. le Sous-Préfet était couché sur le ventre, dans l'herbe, débraillé comme un bohème. Il avait mis son habit bas ; ... et, tout en mâchonnant des violettes, M. le sous-préfet faisait des vers.*” , au lieu de rédiger son discours.

Il semble utile de préciser que, sortie de l'imagination de Daudet, cette image de dilettante ne correspond en rien à la vérité historique. Stéphane Liégeard est alors reconnu comme un haut-fonctionnaire rigoureux, particulièrement compétent sur les questions agricoles, et appliquant méthodiquement la ligne politique définie par le comte de Persigny, ministre de l'Intérieur.



Stéphane Liégeard, immortalisé par Liliane Guiomar, maître santonnier à Château-Arnoux, Alpes-de Haute-Provence (in site [garnier-laporte.pagesperso-orange.fr](http://garnier-laporte.pagesperso-orange.fr))

## D'une lignée d'orfèvres

Il naquit le 29 mars 1830, à Dijon, dans une riche famille qui comptait dans ses membres des orfèvres très réputés. Son acte de naissance (dont la teneur m'a été obligeamment communiquée par M. Gras, conservateur des archives de Dijon) lui donne les prénoms de François – Stéphane (sic) – Emile, qu'il devait abrégé plus poétiquement en Stéphen. Son père, Jean-Baptiste Liégeard, avocat, avait épousé le 4 janvier 1829, Catherine Emilie Vallot, et avait 29 ans à la naissance de son fils. L'acte porte en outre les signatures d'Etienne Liégeard, aïeul paternel et de François Joseph Brunet, orfèvre, oncle paternel.

Stéphen Liégeard manifesta de bonne heure un goût profond pour tout ce qui est beau : il aimait le luxe, les chevaux et les équipages, les lettres et les arts, et, par-dessus tout, la poésie. Tout en ciselant des vers qui lui valurent une haute récompense aux «*Jeux Floraux de Toulouse*», il fit des études de droit, devint un brillant avocat, puis s'engagea dans la haute administration d'empire. Il était conseiller de préfecture de la Drôme, quand, en 1859, il fut nommé sous-préfet de Briey. [NDLR : voir encadré ci-dessous]

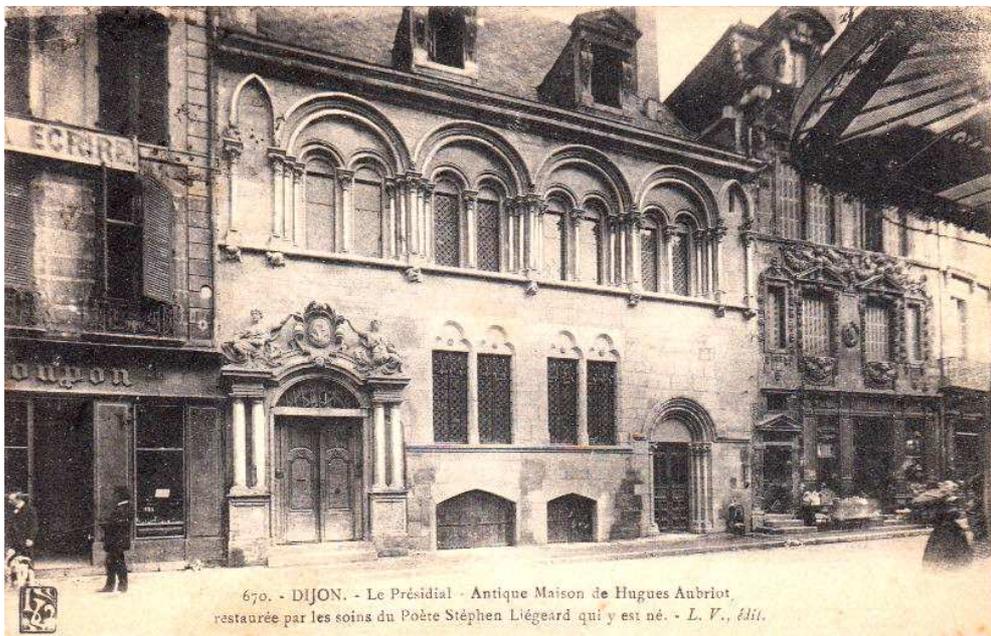


Vue de l'hôtel Aubriot (bâtiment datant du début XIII<sup>e</sup> siècle situé 40 rue des Forges), **maison natale de Stéphen Liégeard en 1830**. Le nom de ce monument historique vient du sieur Hugues Aubriot (vers 1320-1382), fils d'un prêtre et changeur dijonnais qui naît dans cet hôtel et en devient propriétaire.

**La famille Liégeard** est une ancienne famille bourgeoise dijonnaise, sans doute originaire de Liège en Belgique, et arrivée en Bourgogne à la fin du XIV<sup>e</sup> siècle. Aux origines, on trouve Jean Liégeard, collecteur des impôts du duc Philippe le Bon, et son fils Thiébaud, inhumé en l'église St-Jean avec son épouse Hugote.

Par la suite les Liégeard s'installent comme orfèvres-joailliers, place Royale (actuelle place de la Libération), puis Jean-Baptiste Liégeard, père de Stéphen, rompt avec cette tradition d'artisanat de luxe pour devenir avocat. Il est maire de Dijon de 1863 à 1865, et reçoit la Légion d'Honneur des mains d'Eugène Rouher, ministre d'État et chef du parti bonapartiste, le 15 août 1863.

Stéphen naît donc le 29 mars 1830, rue des Forges à Dijon, dans le bâtiment qui fut le siège du Présidial sous l'Ancien Régime. Mais si cet immeuble demeure une propriété familiale, les Liégeard déménagent à l'hôtel Legouz de Gerland, 21 rue Vauban à Dijon, en 1842.



670. - DIJON. - Le Présidial - Antique Maison de Hugues Aubriot, restaurée par les soins du Poète Stéphane Liégeard qui y est né. - L. V., édité.



Vue de la maison natale de Stéphane Liégeard au début du XX<sup>e</sup> siècle. Fils unique, celui-ci en hérite après la mort de son père en 1887. Particulièrement sensible à la conservation du patrimoine, après la concrétisation d'un grand projet, entre 1895 et 1898, sur le domaine qu'il possède à Brochon (près de Gevrey-Chambertin), l'ancien sous-préfet de Briey se lance dans la rénovation de sa maison natale.

**La maison Liégeard :** en 1739, les États de la Province de Bourgogne avaient acquis l'hôtel Aubriot pour y installer la juridiction du Présidial. La maison est alors aménagée et meublée pour servir de tribunal. Il lui est ajoutée une grande porte surmontée de deux statues assises représentant la Force et la Justice, tenant un écusson aux armes de France.

Sous la Révolution, le Présidial devient « *bien national* » ; il est vendu aux frères Samuel et David Blum en 1796. Ce dernier s'y installe et fait rénover la façade en 1800 : tous les décors disparaissent sous un enduit. En 1813, David Blum revend la maison à la famille Ledeuil, et elle passe par héritage à Louise Liégeard, née Ledeuil, puis à son fils Jean-Baptiste Liégeard. Stéphane Liégeard en hérite à son tour au décès de son père en 1887.

En 1908, Stéphane Liégeard découvre l'ancienne façade mutilée lors d'une réfection du crépi. Il charge alors l'architecte Louis Perreau et le sculpteur dijonnais Xavier Schanosky de reconstituer les parties détruites de la façade. Ils sont guidés dans ce travail par une gravure de l'hôtel datant du XVIII<sup>e</sup> siècle, faite à partir d'un dessin de Jean-Baptiste Lallemand réalisé vers 1780. Sur les quatre colonnes de l'ancienne porte du Présidial, le sculpteur Eugène Piron restitue deux statues de la Force et de la Justice, tenant un cartouche orné des initiales de Stéphane Liégeard (photo ci-dessous). Au rez-de-chaussée sont créées deux fenêtres géminées surmontées de tympan tréflés décorés de boutons. À l'extrémité droite, est également créée de toutes pièces une porte sous une arcade cintrée à archivoltes, abritant un tympan nu. À l'étage, les arcades et les colonnettes des anciennes fenêtres, cachées en 1800, sont refaites, et le sculpteur Xavier Schanosky réalise des corbeaux ornés de personnages pour soutenir les sept colonnettes les plus saillantes.

Stéphane Liégeard lègue l'hôtel Aubriot à la ville de Dijon, qui donne son nom à la rue ouvrant en face de l'édifice. La ville installe un moment à l'hôtel Aubriot les collections d'ethnographie régionale du musée Perrin de Pucousin, inauguré en 1938, et fermé en 1970. En 2009, la municipalité revend l'hôtel Aubriot à un propriétaire privé.



## Le plus brillant des Sous-Préfets

C'est en ces termes que le qualifie M. Henry Contamine, dans son «*Metz et la Moselle de 1814 à 1870*» (Nancy, 1932). Et il nous donne sur cet administrateur briotin les renseignements suivants : «*C'était un type fort représentatif de l'homme élégant des environs de 1870. Il arriva à Briey en 1859, déjà soutenu par les 40.000 livres de rente du futur héritage paternel. Docteur en droit (...) recommandé par le duc de Malakoff et encore plus par sa fortune, par son immense confiance en soi, il était en même temps affable et généreux. Après son mariage avec Mlle Labbé, fille du maître de forges de Gorcy, détenteur de 25.000 francs de revenus personnels et d'immenses espérances, il éblouit son arrondissement ; sa femme, intelligente et gracieuse, présida de ses vingt ans aux réceptions de la sous-préfecture. Sur les terrasses de l'ancien château féodal, un jardin remplaça l'utilitaire potager ; chevaux et voitures permirent les longues courses du plus aimable des sous-préfets, qui posa ainsi les jalons en vue de sa candidature à la députation.*

*Le journal « L'Indépendant de la Moselle » du 8 mai 1861, relate que, lors de la tournée du conseil de révision de 1861, le préfet fut reçu à la sous-préfecture où se déroula une fête brillante, et un feu d'artifice fut tiré dans les jardins illuminés.* [NDLR : voir encadré ci-dessous]

Quand il quitta Briey pour Parthenay, il savait déjà qu'il pourrait revenir dans notre région : sa popularité était faite. Six ans après, il préparait sa campagne électorale, et était élu député de la circonscription Briey-Thionville.



Vue de l'arrière du bâtiment abritant la sous-préfecture de Briey depuis 1800 (cliché des années 1950, époque de parution de l'article de R. Dehlinger). En 1859, derrière les murs des terrasses de l'ancien château féodal, se trouve le potager, un temps transformé en jardin d'agrément par le couple Liégeard.



Portrait de **Jeanne Marie Mathilde Labbé** qui devient Mme Liégeard le 17 décembre 1860, soit un peu plus d'une année après l'installation du nouveau sous-préfet de Briey (mariage célébré à Augny). Chacune des deux familles offrant aux jeunes époux 350 000 francs en propriétés, produisant un revenu de 25 000 francs par an, le couple démarre sous de bons auspices !

**M. le Sous-Préfet Liégeard :** à peine arrivé dans la ville haute de Briey en novembre 1859, le nouveau sous-préfet rencontre les premières difficultés. Napoléon III vient d'adopter une politique économique de libre-échange, concrétisée par le traité de commerce franco-anglais signé le 23 janvier 1860. En tant que sous-préfet, S. Liégeard doit expliquer et défendre cette politique. Et la tâche n'est pas aisée ! Les industriels lorrains souffrent de la concurrence anglaise et combattent le traité. Mais le fonctionnaire impérial trouve un appui solide en la personne d'un riche maître de forges (il emploie 3000 ouvriers), Joseph Labbé, mieux armé que ses collègues. Or ce dernier a une fille, Mathilde, que Stéphen ne tarde pas à demander en mariage. Effectuée par un brillant et cultivé jeune homme en âge de convoler, cette démarche est rapidement agréée, et Mademoiselle Labbé épouse le futur lauréat d'un "*Souci d'Argent*" aux Jeux floraux de Toulouse en 1866.

Ayant l'ambition dans un avenir proche de poser sa candidature à la députation, Stephen Liégeard a l'opportunité de roder ses méthodes électorales lors d'une élection cantonale partielle en août 1860.

#### IV. — Les premières luttes électorales

La première lutte électorale qu'ait vue la Moselle après 1859 ne fut pourtant point une conséquence de la crise italienne et du réveil des partis. Le responsable en fut un sous-préfet maladroit, ou plutôt trop adroit, plus préoccupé de ses intérêts que de ceux de l'administration, et dont l'exemple montre que la candidature officielle était une arme d'un maniement difficile. Le préfet Jeanin ne sut pas résister à l'ascendant qu'exerçait sur ceux qui l'approchaient le séduisant Stéphen Liégeard, dont l'ambition secrète était d'affermir dans la région de Briey sa propre influence, et non celle de l'administration (43). La mort d'un conseiller général amena en son chef-lieu d'arrondissement une élection partielle, en août 1860, et le plus simple eût été de porter comme candidat officiel l'avoué Rollin, riche et influent. Mais le triomphe aurait été trop facile, et sans profit pour un sous-préfet combatif. Il proposa donc le maire de Briey, Valtriny, et le fit agréer. Le baron Jeanin aurait pourtant préféré faire entrer au Conseil le premier président Woirhaye, républicain rallié, pour contrebalancer les influences cléricales ou légitimistes, mais Liégeard lui rétorqua qu'un étranger au canton ne pouvait réussir. Or, au premier tour, deux candidats indépendants l'emportèrent sur Valtriny, et dès lors le sous-préfet eut à se dépenser sans compter. On le vit parcourir les villages, arrivant avec une escorte au bruit des pétards et des boîtes. Il révoqua le maire de Rombas et le remplaça par un aubergiste, tandis que les affiches de Rollin rappelaient que l'Empereur voulait la liberté des élections. L'administration l'emporta enfin, et Liégeard écrivit : « Les deux seules influences du canton sont brisées sans retour et l'autorité peut dès lors présenter tel candidat qu'il lui plaira ». Mais surtout, l'aimable sous-préfet avait établi dans le canton sa propre influence, et son successeur dut, dès l'année suivante, laisser le fils Rollin battre sans peine le candidat officiel. C'est qu'il n'avait pas, disait-il, les moyens irrésistibles de son prédécesseur, qui avait enlevé l'élection Valtriny par ses manières affectueuses et par la générosité que lui permettait sa fortune. Liégeard parti, la famille Rollin était redevenue toute puissante, les fonctionnaires avaient mis peu d'empressement à la combattre, et les agents que l'avoué possédait partout pour la vente des biens avaient soutenu leur patron. La lutte de l'administration contre les influences locales s'avérait donc impossible.

Extrait de l'ouvrage d'Henry Contamine, *« Metz et la Moselle de 1814 à 1870 – Étude de la vie et de l'administration d'un département au XIX<sup>e</sup> siècle »*, pages 461 et 462, 1931).

Après son mariage, ayant désormais des intérêts en Moselle, Stéphen Liégeard est déplacé à Parthenay (Deux-Sèvres) en 1861, puis il arrive à Carpentras (Vaucluse) en 1864.

À Briey, la succession est difficile, et MM. Amey de Champvans, Eigenscheck et Guillemot, derniers sous-préfets que l'Empire envoie à Briey, souffrent de la comparaison avec le brillant dandy dijonnais. (d'après Henry Contamine, *« Metz et la Moselle de 1814 à 1870 »*, chapitre VI- Le personnel du second Empire, pages 32 à 34, Nancy, 1932).

À suivre : **Le député (1867 – 1871) - Le patriote - L'inventeur de la côte d'Azur**